



Tous ces savoirs que l'on ignore...

Vivre Ensemble, pour sa campagne 2006, a choisi le thème de l'accès aux savoirs. Le pluriel prend ici toute son importance. Il est évident que le manque d'accès aux savoirs, que l'ignorance favorise ou aggrave l'exclusion sociale. Mais de quels savoirs s'agit-il ? Certains sont-ils plus importants que d'autres ?

Ce sont les savoirs scolaires qui viennent d'abord à l'esprit : le nombre d'années d'études est souvent proportionnel au niveau des revenus... Et nous sommes conditionnés en ce sens dès l'enfance : combien d'enfants se sentent dévalorisés (par leurs parents, leurs professeurs, leurs condisciples,...) à cause de leurs mauvais résultats scolaires, alors qu'ils possèdent par ailleurs des capacités techniques ou artistiques ou de grandes qualités humaines ? Combien d'enfants perdent-ils ainsi l'indispensable confiance en soi, condamnés par un « tu es nul », ou « tu n'arriveras jamais à rien » ?

« Madame G. se targue de donner des explications « personnalisées » ; cette version officielle fait l'admiration de ses collègues. Mais, en classe, cela se traduit comme suit : *« Les bons ont rarement besoin d'explications et je les leur donnerai si c'est nécessaire. Je concentrerai donc les explications personnalisées sur les moyens. Les nuls, en effet, n'en ont pas besoin : de toute façon, ils vont rater ! Je me demande d'ailleurs ce qu'ils font ici alors que leur place serait dans le professionnel ».*¹

Or, juger quelqu'un en fonction de ses seuls résultats scolaires est terriblement réducteur. Car si l'on prend la peine d'établir une liste de ses propres savoirs, on se rendra compte que notre « capital savoirs » est d'une grande diversité : cuisine, sport, musique, couture, aménagement ou restauration d'un maison, jardinage, gestion administrative d'un ménage, contes, chansons, mécanique, relations,... autant de compétences qui constituent notre personnalité, nous sont utiles dans notre vie quotidienne, contribuent à notre bien-être et à celui de nos proches et qui ne sont pas proprement « scolaires ».

DES SAVOIRS TROP PEU VALORISÉS

Ces savoirs-là, tout le monde en possède, peu importe le niveau d'études. Mais notre société les valorise très peu : elle leur préfère les savoirs scolaires, ceux qui amènent au diplôme, universitaire de préférence, et à l'emploi économiquement et socialement valorisant qu'ils sont censés procurer.

Les personnes qui, pour diverses raisons, ont (eu) une scolarité difficile, trop tôt interrompue, se sentent souvent méprisées, « bonnes à rien », non reconnues en tant que citoyennes à part entière, puisqu'elles ne détiennent pas les « clés du Savoir ». Et les savoirs techniques, familiaux, relationnels, ces multiples savoirs de la débrouille pour boucler chaque mois le budget familial et garder la famille unie, elles finissent par les considérer elles-mêmes comme quantité négligeable. Elles ignorent même parfois qu'elles les possèdent : comment prendre le

¹ Source : Le Ligeur n°43, 16/11/2005

temps par exemple de développer un talent artistique quand on est pris dans l'urgence de la survie ?

Alors, ignorance... exclusion... une fatalité ? Heureusement non, parce qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre, pour peu que l'on rencontre sur sa route le coup de pouce, la personne, le déclic qui va raviver la confiance en soi et en ses propres capacités.

Cette confiance, nombreuses sont les associations qui l'accordent *a priori* aux hommes et aux femmes qui poussent la porte de leurs locaux. « *Nous partons du postulat que tout le monde est capable* », affirme Nathalie Donnet, anciennement responsable de l'association « Alpha 5000 » à Namur. Capable d'apprendre à lire et à écrire, bien sûr, mais aussi capable, grâce à ces apprentissages, de gagner en autonomie, de décrypter le monde et d'y jouer un rôle, de (re)devenir « quelqu'un de bien » à ses propres yeux comme dans le regard des autres.

APPRENDRE : UNE DÉMARCHE COLLECTIVE

Ces associations ont en plus le mérite de remettre le collectif au centre des apprentissages. A l'heure où l'autonomie, si valorisée, se traduit souvent par « débrouille-toi tout seul », elles nous font redécouvrir la force du groupe, la valeur de la construction d'un savoir collectif. Car si c'est bien entendu chaque personne qui apprend la lecture et l'écriture, cela se fait grâce à une démarche de groupe : atelier d'écriture, mise sur pied d'une exposition, visites culturelles au sens large, débats, organisation d'événements, ... On ne devient pas autonome tout seul, on le devient par la force de la solidarité et de l'échange.

Ailleurs, dans le cadre d'une association ou plus spontanément, des réseaux d'échanges de savoirs se mettent en place. Ce type de réseau, né en France dans les années 70, existe en Belgique depuis 1987. On connaît le principe : hors de toute relation monétaire, les membres du réseau s'échangent des savoirs de toutes sortes, de façon réciproque mais pas nécessairement bilatérale (toute personne qui reçoit un savoir en offre un autre, mais pas nécessairement à son « professeur »). On parle de « réciprocité ouverte ». Les réseaux sont regroupés, en Belgique, au sein du « Mouvement francophone de Belgique des réseaux d'échanges réciproques de savoirs ».

Ici, pas de hiérarchie des savoirs : un cours de langue contre un cours de cuisine, un cours d'informatique contre un cours de chants et danses traditionnels, ... Tout savoir est intéressant et mérite d'être partagé. Lorsqu'il est organisé dans un quartier ou une commune, le réseau d'échanges de savoirs (RES) permet idéalement d'entremêler plusieurs générations, plusieurs cultures et plusieurs milieux sociaux, recréant ainsi des liens entre des personnes qui vivent l'une près de l'autre mais ne se rencontrent pas nécessairement. Pour aider à faire émerger ces savoirs, souvent largement ignorés, le Mouvement francophone crée une mallette pédagogique au sein de laquelle un jeu « repérage des savoirs » est construit en collaboration avec les différents publics avec lesquels ce mouvement travaille. Il s'agit, par ce jeu, de mettre en lumière les compétences enfouies, les savoirs qui n'ont pas pu se dévoiler, les savoirs détenus par nos aînés qui risquent d'être oubliés, les savoirs qui prennent leur place au sein d'un groupe, d'une commune, et les faire circuler.

Mis sur pied dans le cadre d'une association, le RES invite à découvrir que chacun(e) a en lui, qui malgré un parcours scolaire raté, qui malgré un chômage de longue durée ou une culture très différente, de multiples savoirs qui, pour n'être pas scolaires, n'en sont pas moins de vrais savoirs. Exprimer ces compétences et les voir reconnues par d'autres au sein d'un groupe est un puissant engrais pour la confiance en soi qui, en grandissant, suscitera l'envie de nouveaux

apprentissages, et, peut-être, amènera à l'élaboration de nouveaux projets personnels ou professionnels. Ici aussi, l'aspect collectif est remis à l'honneur, à l'encontre du « chacun-pour-soi » ambiant.

LA RICHESSE D'UN GROUPE

A « La voix des femmes », par exemple, Paulina Romero, du Mouvement francophone de Belgique des réseaux d'échanges réciproques de savoirs, a proposé aux femmes de s'interroger « *sur les savoirs, les savoir-faire, les expériences de la vie de chacune.* » Grâce à un jeu de cartes spécialement conçu pour cela, les femmes ont fait émerger toute une série de savoirs : faire un brushing, conduire, la broderie, les recettes de cuisine, les soins du visage, le rangement, etc. S'en est suivie une réflexion sur les savoirs, leur reconnaissance, leur importance, et la richesse d'un groupe porteur de tant de savoirs. Suite à cette rencontre, divers échanges se sont mis en place entre les participantes.

D'autres fois, l'échange se concentre sur des savoirs plus spécifiques, comme à la « Cour du chat à trois pattes ». Dans cette cour nichée au cœur de Liège est né un atelier de réparation de vélos. Des outils et les conseils de bénévoles y sont proposés pour quiconque souhaite réparer son vélo à peu de frais plutôt que de le laisser pour mort. Si deux bénévoles assurent la permanence, les savoirs circulent : ceux qui ont appris sont invités à apprendre aux nouveaux arrivants. La Cour du Chat à trois pattes est aussi un lieu de rencontre qui suscite d'autres initiatives : atelier cuisine pour le repas collectif du soir, atelier couture, atelier artistique, ... et une fête annuelle, au mois d'août. On le voit, l'échange des savoirs peut être à l'origine de dynamiques nouvelles, jeter des ponts entre des personnes de tous horizons.

OUVRIR L'ÉCOLE À TOUS LES SAVOIRS

Les échanges de savoirs sont nés en France, dans le milieu scolaire. Mettant en valeur les savoirs de chaque enfant, ils lui redonnaient l'envie d'apprendre. Les enfants arrivent en effet à l'école avec le bagage de leurs savoirs familiaux, qui peuvent être très éloignés de ceux qui leur sont enseignés. Ce décalage entre la famille et l'école est parfois tel, notamment lorsque la famille est d'origine étrangère ou d'un milieu très défavorisé, qu'il provoque des incompréhensions et des blocages. L'enfant ne se sent pas reconnu, il perd confiance en lui et c'est le cercle vicieux qui le mène à l'échec.

Les savoirs acquis par la tradition et l'expérience sont un facteur d'égalité parce que, même s'ils sont différents pour chacun, tout le monde en a. Si, par un échange de savoirs organisé ou de façon moins formelle, le professeur sait faire émerger ces savoirs, les utiliser dans son enseignement et ainsi valoriser chacun pour ce qu'il est, ce qu'il sait, il permettra sans nul doute à ses élèves d'accéder plus facilement aux savoirs « qui comptent pour le bulletin » : lire, écrire, compter, si chers à nos politiques. Vouloir au contraire standardiser les apprentissages et couler les enfants dans le moule d'une école trop « scolaire » ne fera que renforcer les inégalités devant le savoir et, partant, les inégalités sociales.

Isabelle Franck,
Vivre Ensemble Education 2006